

## *Le dialogue Chine-Tibet*

*Un entretien avec Lodi Gyari*

*Envoyé spécial du dalai-lama*

*Claude Arpi*

*[Quelques jours avant son départ pour Beijing pour le cinquième cycle de pourparlers avec la Chine, nous avons rencontré Lodi Gyari Rinpoche, l'envoyé spécial du Dalai-lama à Washington qui depuis septembre 2002 conduit le dialogue avec Beijing. Ses vues sur la situation sont tout à fait uniques. Il considère que la façon de conduire ce dialogue est complètement différente de pourparlers ordinaires dans la mesure où le dalai-lama a fait les compromis qu'il pouvait faire avant le début du dialogue. De plus, il conçoit cet exercice davantage comme un processus spirituel que diplomatique. Ces propos ne peuvent que nous redonner l'espoir à tous ceux qui doutent qu'il y a une solution à la question tibétaine]*

*Dites nous comment ce processus a commencé.*

Je me souviens très bien qu'en 1987 quand Sa Sainteté pour la première fois a présenté « la Voie du milieu » dans un document officiel, il avait consulté très peu de gens en dehors des leaders tibétains. Une des personnes qu'il avait consultées était l'ex-président [Jimmy] Carter. Sa Sainteté tient le président Carter en grand respect, non parce qu'il a été le président des Etats unis, mais parce que le dalai-lama est convaincu c'est quelqu'un de sage et qui a des inclinations religieuses (en fait il est devenu plus proche de nous après avoir quitté la Maison Blanche).

Donc je suis allé directement de New York à Minneapolis, où séjournait le président Carter à ce moment-là, et je lui ai montré un document de 8 pages, celui qui plus tard allait devenir « la proposition de Strasbourg. Il l'a lu du début à la fin, il a vraiment mis du temps (il était connu pour cela), il a mis

presque une heure à l'étudier très soigneusement. Et puis il s'est tourné vers moi et m'a dit : « Quelle est le minimum demandé par Sa Sainteté ? » Je lui ai dit, « C'est ça, le minimum. » Il était surpris : « Si c'est ça le minimum, vous devez commencer par [demander] autre chose [de plus]. » J'ai répondu : « Monsieur le président, c'est exactement ce que j'ai conseillé à Sa Sainteté, mais il a répondu qu'il n'était pas un politicien, qu'il était un simple moine, et qu'il avait essayé de présenter les choses très franchement, très sincèrement, et cela, c'était le minimum. »

Voilà pourquoi, si cela réussit, ce sera une percée capitale dans l'art de la négociation.

*Est-ce que cela a été difficile pour Sa Sainteté?*

Cela été extrêmement difficile pour Sa Sainteté. Quand il a choisi la Voie du Milieu, il y a eu d'énormes protestations parmi son peuple. Cette forte opposition venait de gens qui étaient prêts à donner leur vie pour la cause. Et comme quelqu'un qui a servi Sa Sainteté de très près et qui a été mêlé très intimement à ce processus, je peux vous dire que cela a été très douloureux. En réalité, cela a été certainement plus difficile pour lui que pour n'importe quel autre Tibétain, car il abandonnait là une possibilité historique. Et pourtant il a pris cette décision. Il a démontré par là qu'il était un vrai leader, parce qu'un leader doit quelquefois prendre des décisions impopulaires. Il a prouvé qu'il avait le courage de prendre une décision difficile.

Il est vrai que pour tous ceux d'entre nous qui ont eu le privilège d'être associé avec lui, cela a été difficile. C'est une chose que j'explique toujours à mes collègues chinois.

Je voudrais ici mentionner une expérience personnelle. Ma mère avait été une des premières femmes à s'engager dans la lutte contre les Chinois. Elle était très connue. C'était une femme très douce mais qui n'a jamais hésité à s'opposer aux Chinois. Quand j'ai accompagné Sa Sainteté à Strasbourg pour présenter cette proposition, elle a été profondément choquée et elle m'en a voulu.

Avant la présentation devant le Parlement européen, j'avais pris l'habitude de dormir avec ce document sous mon oreiller, parce qu'il était extrêmement confidentiel. Quand je suis revenu, la première chose que ma mère m'a dite, c'est : « Si j'avais su que le documents que tu gardais si précieusement était cette proposition, je l'aurais déchiré ». Tout cela pour vous dire quel était l'état d'esprit des Tibétains quand ils ont entendu parler pour la première fois de cette proposition. Cela montre bien comme le processus avait été difficile.

*Parlez-nous de votre participation à ce processus.*

Mon premier voyage en Chine, c'était en 1982, quand j'étais président du Parlement tibétain. Je faisais partie de la quatrième délégation [fact-finding]. Quand nous avons atterri en Chine, les autorités chinoises sont venues nous accueillir. Pendant un instant je ne savais pas quoi faire : si je leur serrais la main, ce serait trahir des milliers de Tibétains ainsi que les membres de ma famille. A ce moment précis j'ai repensé à ma grand-mère et à mes frères qui sont morts dans des circonstances épouvantables. Je me suis dit que si je leur serrais la main, je trahirais tous ces Tibétains qui sont morts.

Beaucoup de Tibétains ont eu la même expérience.

En dépit de tout cela, aujourd'hui nous parlons avec la Chine parce que nous croyons que c'est la solution la meilleure. Sous cet angle aussi, vous pouvez vous rendre compte combien est important le processus de dialogue. Ce n'est certainement pas de la diplomatie seulement. C'est le contexte de notre dialogue avec la Chine.

*Comment décririez-vous les négociations avec la République Populaire de Chine ?*

D'habitude on attache un certain prestige à ce genre de négociation, mais dans notre cas ce n'est pas comme cela. C'est une vraie approche humaine. C'est pourquoi je crois que ce type de dialogue va plus loin que le peuple tibétain et le plateau tibétain. En outre, si ces efforts de Sa Sainteté portent leurs fruits, cela peut amener des changements radicaux en Chine. Vous penserez peut-

être que c'est trop ambitieux, mais si c'est tenté sincèrement, c'est possible, même si c'est difficile. De ce point de vue aussi c'est très important que cette expérience réussisse.

*Que signifient des changements radicaux en Chine ?*

Nous savons que Zhao Ziyang, l'ancien Premier ministre chinois est mort récemment après avoir passé plusieurs années en résidence surveillée. Lorsqu'il était gravement malade, nous avons reçu un message de l'un de ses fils : « Mon père est très malade, pouvez-vous demander à Sa Sainteté de prier pour lui. » J'ai senti que le fils était intéressé par le bouddhisme. J'ai transmis la requête à Sa Sainteté, qui a prié pour lui. Et puis après la mort de Zhao Ziyang, est arrivée une lettre écrite par tous ses enfants qui remerciait Sa Sainteté d'avoir prié pour leur père. Mais ce qui m'a surpris le plus, c'est que, d'après sa famille, le dernier mot prononcé par Zhao Ziyang a été le nom de Sa Sainteté. Nous parlons là d'une personne qui avait atteint le plus haut niveau de la hiérarchie chinoise [Secrétaire général du parti et Premier ministre]. Cela illustre bien la profondeur de l'influence du Dalaï-lama. Il y a beaucoup d'autres exemples.

Donc je ne crois pas illusoire de penser que la question tibétaine puisse avoir un impact profond sur la Chine de demain.

Ce sentiment est partagé par beaucoup de Chinois, je le vois, et ce n'est pas seulement avec le gouvernement chinois que j'ai des contacts mais avec des Chinois de tous horizons.

Cela m'étonne – et je trouve cela encourageant -- de rencontrer des Chinois dans le gouvernement, dans le parti, mais aussi dans la nouvelle classe de riches entrepreneurs chinois, qui croient que ce dont la Chine a vraiment besoin c'est de la présence de Sa Sainteté.

*Et l'Inde dans tout cela ?*

En termes géopolitiques, c'est très encourageant de savoir qu'aujourd'hui il y a davantage de commerce entre l'Inde et la Chine. Ce n'est plus la relation

Hindi-chini Bhai bhai, qui était désastreuse, mais une relation beaucoup plus rationnelle. Mais si certains, au ministère des Affaires étrangères, croyaient qu'il peut y avoir un réel progrès dans les relations avec la Chine sans résoudre le problème du Tibet, ce serait une illusion. Ce serait très naïf.

Pendant des siècles, le Tibet a agi comme un état tampon entre deux grandes civilisations asiatiques. Maintenant nous pouvons devenir un pont. D'être un état tampon était important durant les 19e et 20e siècles pour garantir un certain niveau de stabilité, c'était comme un mur qui séparait ces empires à une époque connue pour Le Grand Jeu. Aujourd'hui ce n'est pas d'un tampon mais d'un pont dont nous avons besoin. Le Tibet pourrait jouer un rôle unique, pourrait être ce pont. Cela pourrait aider à trouver une solution durable et vraie. Une solution d'où la question tibétaine serait absente ne serait pas une solution durable.

Une solution vraie et durable serait dans l'intérêt de ces deux grandes nations asiatiques. Et seul le Tibet peut aider à rapprocher l'Inde et la Chine.

*Où en sont les négociations aujourd'hui ?*

La première série de négociations date de 1982 quand les premiers délégués tibétains sont allés en Chine. Plus récemment je suis allé trois fois en Chine après 2002 et nous avons eu une troisième série de discussions à Genève en janvier 2005. Très bientôt, je repartirai en Chine pour conduire un cinquième cycle de pourparlers.

C'est un processus très long. Cela prendra du temps avant qu'on fasse des progrès substantiels. Nous sommes déterminés et nous sommes optimistes et nous allons continuer très lentement.

*Avez-vous de l'espoir ? Etes-vous optimistes sur l'issue des négociations ?*

Oui, j'ai de l'espoir, car si j'avais perdu tout espoir, je n'aurais aucun droit de mener ces négociations. Si je ne croyais pas au processus, ce serait immoral pour moi de continuer à diriger l'équipe. Je le fais comme une discipline

spirituelle. Sa Sainteté n'est pas seulement mon chef politique, c'est aussi mon guru.

*Est-ce que vous avez jamais douté ?*

Je peux vous faire part d'une expérience personnelle. Il y a quatre ans, mon père est mort. La première année j'étais comme un zombie. C'était une telle perte. J'ai réalisé qu'il nourrissait beaucoup de rancœur par rapport aux Chinois. Il n'avait jamais eu le droit de repartir là-bas car il avait fait partie de la résistance tibétaine. Il avait été si blessé qu'il ne désirait pas que ses cendres soient ramenées au Tibet. C'était un homme très fort. « Tant que Sa Sainteté ne revient pas, je ne veux pas que mes cendres reviennent. » Après sa mort, j'ai éprouvé des sentiments assez hostiles vis-à-vis des Chinois. Alors je me suis dit que je devais parler à Sa Sainteté, parce qu'avec cette amertume dans mon cœur, je ne pouvais pas continuer cet effort. Mais après quelques semaines, heureusement j'ai été capable de surmonter ces émotions. Je continue aujourd'hui à œuvrer pour ce processus, non parce que je crois aux Chinois, mais parce que je crois à la sincérité du dalai-lama. Je crois à sa sagesse. Ce n'est pas parce que les Chinois ont fait quelque concession que ce soit.

C'est rationnel, ce n'est pas seulement émotionnel. Beaucoup de choses que nous croyions impossibles sont arrivées, donc c'est rationnel et c'est à cause de l'engagement total de Sa Sainteté pour que cela réussisse.

*Est-ce que les Chinois sont vraiment sincères ? Est-ce qu'ils le font pour se débarrasser de la pression internationale ou pour dire aux officiels en visite qu'il y a quelque chose qui se passe ?*

Oui, les Chinois se sont engagés dans le processus principalement à cause de la pression internationale. Ce n'est pas par compassion ou parce qu'ils ont réalisé qu'ils avaient commis des fautes.

Cela étant, c'est notre devoir de faire en sorte que cela arrive. Peu à peu les Chinois s'engagent. Ce n'est pas seulement par obligation de relations

publiques, mais c'est pour résoudre la question tibétaine. Ils ont commencé à comprendre que cela doit être résolu pendant que le dalaï-lama a le contrôle complet.

Je sais qu'en Chine il y a une école de pensée selon laquelle le problème tibétain serait le problème d'une seule personne : si le dalaï-lama n'était plus là ou n'était plus en mesure de diriger son peuple, le problème cesserait de lui-même. Je dis toujours aux Chinois que c'est une pensée très dangereuse car si Sa Sainteté n'était plus là pour guider le peuple tibétain (pour nous ce serait un désastre), cela susciterait de l'amertume, de la colère et de la rancune. On ne peut même pas l'imaginer aujourd'hui.

Je vous ai parlé de ma réaction quand mon père est décédé, vous pouvez imaginer ce que ce serait si Sa Sainteté n'était plus là. On en voudrait aux Chinois pendant des générations. La rancœur, le remords mettraient des générations à disparaître. J'espère vraiment que les Chinois seront assez sages pour réaliser cela et qu'ils essaieront de trouver une solution pendant que le dalaï-lama est en plein contrôle.

Aujourd'hui les Chinois ont la possibilité de traiter avec un seul individu. En l'absence de Sa Sainteté, ils devront répondre à des centaines de propositions différentes, traiter avec des centaines d'individus, et aucun ne sera capable de trouver une solution.

*Espérez-vous un jour résoudre la question tibétaine?*

C'est un défi énorme. C'est très difficile, mais une fois que tout sera sur la table on pourra lentement commencer à régler toutes les questions. C'est pourquoi je vous ai dit au début que ce serait une tâche difficile, longue. Il est possible qu'à un certain moment les négociations soient rompues, mais il faut espérer que ce ne sera pas pour toujours. A ce stade, nous avons besoin du soutien de tous.

Quand les leaders tibétains disent : « Nous parlons aux Chinois, n'interférez pas car cela risque d'interrompre le processus », cela crée parfois des malentendus avec ceux qui nous soutiennent. Et en même temps, je suis conscient du fait que le jour où les Chinois sentiraient que nous n'avons pas de

soutien, ils arrêteraient immédiatement les négociations. Pourquoi les continueraient-ils ? Mais Sa Sainteté et le Kalon Tripa [le Premier ministre élu] demandent toujours à nos amis et à notre peuple de nous soutenir d'une manière qui soit utile à notre cause.

Toutes les fois que j'en ai l'occasion, je ne manque pas de rappeler aux gens que, en raison de notre culture bouddhiste, nous sommes toujours à la recherche de quelqu'un qui nous soutienne, un « patron ». C'est comme cela que les problèmes ont commencé avec la Chine : bien que nous nous considérions comme nation souveraine, l'empereur chinois était à certaines époques historiques le patron de notre Eglise. C'est ce que nous appelons la relation prêtre-patron. Plus tard les Chinois ont fait un amalgame et qualifié cette relation de suzeraineté et puis ensuite de souveraineté. Alors aujourd'hui nous devons faire attention quand nous recherchons des patrons. Je dis aux Tibétains que nous ne devons pas rechercher de patron, même dans notre lutte actuelle. Nous devons le faire nous-mêmes.

Je dis aux supporters du Tibet : «Vous pouvez nous aider en restant derrière nous. Vous devez être solides comme un roc contre lequel nous pouvons prendre appui. Quelquefois je ne suis pas si populaire en occident parce que le dis franchement : C'est *notre* lutte ».

Les Chinois avaient aussi l'habitude de croire que nous étions un peuple retardé qui avait besoin d'être libéré. Alors lorsqu'un étranger me dit : « Oh, les Tibétains ne savent pas comment mener leur lutte », je leur réponds : « Non, nous faisons des erreurs, mais nous sommes capables de tirer les leçons de nos erreurs, nous ne voulons pas répéter les erreurs historiques. » En étant nous-mêmes, nous serons ceux qui initient le mouvement. Nous tomberons peut-être. Peut-être nous nous tromperons de direction, mais finalement nous trouverons notre chemin.

*Aujourd'hui, vous conseillez aux gens de ne pas manifester contre les Chinois. Pouvez-vous expliquer.*

J'ai manifesté dans le passé. C'était ma voie à moi aussi. Je suis un des pères fondateurs du Congrès de la Jeunesse tibétaine et j'en suis très fier.



Mais aujourd'hui nous sommes plus efficaces. Nous avons la possibilité de nous occuper du problème à un niveau beaucoup plus haut, nous pouvons traiter directement avec le gouvernement chinois. Quand je suis arrivé à Washington, je n'avais même pas la permission d'entrer dans le *State Department*. C'était comme si j'étais contagieux et que j'allais contaminer le *State Department*. Le Septième étage là-bas est synonyme avec le *Secretary of State*, c'est à cet étage qu'elle a son bureau. Eh bien à ce même étage, il y a maintenant un bureau avec une grande inscription : *Bureau du coordinateur spécial pour les affaires du Tibet*. Donc nous ne devons plus dépenser notre énergie dans les rues, nous devons concentrer nos énergies à pénétrer dans le gouvernement. Je dis aux gens de faire les choses différemment, de manière plus subtile, plus créative. Nous devons montrer aux Chinois que nous avons mûri.

*En Chine de plus en plus de jeunes deviennent bouddhistes. Pensez-vous qu'un jour ces jeunes soutiendront la cause tibétaine en Chine ?*

Un des facteurs les plus décisifs [dans la question tibétaine] est ce nouvel intérêt pour le bouddhisme en Chine. Il y a trente ans, pour les Chinois le Tibet était la région la plus reculée de la planète et les Tibétains étaient le peuple le plus retardé. Les Chinois avaient une attitude très négative vis-à-vis des Tibétains. Ils considéraient le bouddhisme tibétain comme un concept très étrange. Mais aujourd'hui en Chine le Tibet est devenu un phénomène nouveau. Par exemple, parmi les poètes ou les artistes, beaucoup de Chinois Han écrivent des chansons sur des thèmes tibétains. Plusieurs artistes tibétains sont intéressés par le Tibet.

Dans des endroits comme Lhassa, il y a cinquante ans, les Chinois que vous voyiez autour de la grande cathédrale la regardaient de façon méprisante et souvent ils tournaient autour en sens inverse des aiguilles d'une montre, exprès. Aujourd'hui on voit de jeunes Chinois cultivés qui marchent au coude à coude avec des nomades tibétains. Pour eux, c'est quelque chose de bénéfique. Ils sont en pèlerinage. Il y a un renouveau de toutes les religions, y compris du bouddhisme tibétain. C'est naturel car de nombreuses dynasties chinoises dans le passé avaient adopté une forme tibétaine de bouddhisme.

Mais l' influence bouddhiste se faisait à travers la fille ou les femmes de l'empereur ; cela restait confiné à la cour. C'était limité. Une fois que la dynastie était renversée ou si quelque chose arrivait à l'empereur, la relation disparaissait.

De la même manière au Tibet cela dépendait du lama tibétain qui jouissait de la plus grande autorité à ce moment-là (Sakyas, Karmapas, etc.)

Aujourd'hui pour la première fois la relation n'est pas limitée à la cour. Ce sont des femmes et des hommes chinois qui s'intéressent à la religion tibétaine. Ce n'est plus limité à une famille particulière ou à un lama ou à une secte particulière. L'influence s'est enracinée. Auparavant quand le lama décédait ou que l'empereur mourait, c'était fini et quelquefois c'était même suivi par une contre-réaction.

Notre espoir c'est que les Chinois deviennent conscients de notre problème [à travers ce renouveau religieux].

C'est aussi encourageant de voir que de nombreux intellectuels chinois venant de Chine viennent voir le dalai-lama pour discuter avec lui et offrir leur aide.